

COLLOQUE INTERNATIONAL SUR LA RÉCEPTION DU TEXTE LITTÉRAIRE MAGHRÉBIN D'EXPRESSION FRANÇAISE

Horizons d'attente divers et controversés

Alors qu'ils avaient l'habitude d'interroger les textes dans leur immanence, leur écriture/texte, leurs thématiques, leurs constructions esthétiques, leur arrière fond philosophique, leur inconscient, cette fois-ci, au Colloque international de Tunis, tenu les 17 et 18 novembre 2000, à la faculté des Lettres de Menouba, les chercheurs sur la littérature maghrébine d'expression française se sont retrouvés pour regarder, non pas au-dedans des textes mais au-delà.

Par Amrani Mehana

Comment les textes littéraires maghrébins sont reçus par les différents publics? C'est, en effet, à cette question, d'habitude en retrait dans les recherches littéraires, que les enseignants-chercheurs tunisiens, marocains, algériens, français et allemands ont tenté d'y répondre, à travers des communications riches en informations et remarquablement illustrées par des cas pratiques puisés dans le vécu de chaque pays. Le titre du colloque a une valeur générique car, au vrai, il fallait parler de réceptions au pluriel, tant les lectures sont multiples et différentes, en fonction de la diversité du public-lecteur et de la multiplicité des horizons d'attente.

L'écrivain et universitaire tunisien Tahar Bekri, puisant dans sa propre expérience et son double statut de créateur littéraire et de lecteur/critique des oeuvres maghrébines, a présenté une communication intitulée «Ecrire, lire les textes littéraires du Maghreb». Le temps est venu, a indiqué l'orateur, d'initier des débats sereins sur les textes maghrébins, en dehors des positionnements idéologiques et des polémiques. Car, a expliqué l'écrivain tunisien, plutôt que de lire les oeuvres au miroir de l'engagement politique, il faudrait d'abord les interroger dans leur littérarité. Pour Tahar Bekri, écrire n'est pas discourir et la littérature dit plutôt l'opacité du monde au moment même où elle renonce d'en délivrer une clé. Les écrivains, aujourd'hui, a encore expliqué l'orateur, refusent d'être des porte-parole, des porte-drapeaux, la voix de leur maître.

Dans des contextes différents, Pierrette Renard, Ritha Haqui et Amina Bekkat, respectivement des universités de Grenoble, Casablanca et Blida, se sont toutefois

intéressées au même thème, à savoir la réception des textes littéraires maghrébins par les étudiants. Si Amina Bekkat conclut, à travers un sondage, à un accueil étudiantin plutôt favorable, Pierrette Renard et Ritha Haqui décrivent des réceptions plutôt réticentes, problématiques, voire franchement marquées par la déception.

Ainsi, en 1982, révèle l'universitaire française, l'introduction de l'enseignement de la littérature maghrébine dans le cursus de l'université de Grenoble a provoqué de sérieux remous.

Et cela a divisé les étudiants entre ceux qui refusent cette intrusion - ce sont des étudiants français de souche - et ceux qui adhèrent - ce sont des étudiants d'origine maghrébine. Pierrette Renard a montré que, par la suite, ce cursus de la littérature maghrébine, à l'université de Grenoble, a suivi trois phases: La première s'est faite dans une perspective comparative entre par exemple l'oeuvre de Jean Marie Le Clézio et Driss Chraïbi, Ben Jelloun et Boudjedra. Dans la deuxième phase, les problèmes des référents socio-culturels et historiques ont été abordés et des thématiques comme l'exil se sont imposées, à travers l'étude des oeuvres telles que «La prière de l'absent» de Ben Jelloun et «Le désert sans détour» de Mohamed Dib. Dans la troisième phase, le cursus de la littérature maghrébine, à l'université de Grenoble, a pris en charge la poésie, les questions de l'écriture de la modernité et de la «postmodernité». Et tout indique que les réticences du départ, envers la littérature maghrébine, se sont dissipées et l'échange a pris le pas sur l'incompréhension, surtout depuis que les écrivains maghrébins sont invités à animer sur place des conférences-débat sur leurs oeuvres. Des travaux universitaires, thèses et mémoires, sont maintenant consacrés à la littérature maghrébine.

DE LA CAPACITÉ D'ANALYSE

Ritha Haqui a, quant à elle, pointé la perception/déception des textes littéraires maghrébins par les étudiants marocains: Dans la lecture du roman marocain, a-t-elle affirmé, se trouve cette idée de l'échec qui exclut d'emblée, pour les étudiants, toute possibilité d'identification. Dès lors, les étudiants ne trouvent pas de plaisir à lire mais le font par obligation. Et, au bout du compte, c'est la déception qui est au rendez-vous parce que les romans les renvoient à une réalité dure, celle de l'enfermement, du cloisonnement, des servitudes.

L'étudiant-lecteur sort brisé, déçu. Tout cela provient, selon l'universitaire marocaine, du fait que l'étudiant désire s'approprier le texte et cette relation émotionnelle rend impossible toute capacité d'analyse. Guy Dugas, de

l'université de Montpellier III, a entretenu l'auditoire sur l'évolution de la réception de la littérature maghrébine de langue française, entre 1930 et 1960. L'auteur s'est livré à une investigation fouillée, en dépouillant la presse coloniale et, particulièrement, les journaux et revues à dominance culturelle.

Il a notamment analysé les numéros des revues «La Kahina» et «Afrique», éditées, respectivement, par l'association des écrivains tunisiens et l'association des écrivains algériens. L'orateur a conclu que finalement la réception des oeuvres littéraires, par la presse coloniale, opère par la marginalisation prononcée des écrits des autochtones «les indigènes», selon la terminologie coloniale. Car elle en parle très peu et, quand elle le fait, elle passe totalement sous silence les esthétiques pour se focaliser davantage sur les thématiques.

DU CLASSIQUE AU MODERNE

Habib Salha, de l'université de Tunis Menouba, a traité du problème de la note «infra-paginale» dans les oeuvres littéraires maghrébines. Il a ainsi distingué deux tendances: l'une classique, usant à satiété de la note «infra-paginale» qui, dans ce cas, fonctionne comme «un lexique de la transparence», lequel remplit, aux yeux du lecteur étranger, une fonction ouvertement didactique, l'autre tendance plus moderne travaille davantage à l'éclatement de l'espace de la note «infra-paginale». Celle-ci est récupérée par le corps du texte littéraire lui-même, contribuant ainsi au travail de la signification textuelle. Habib Salha a cité l'exemple de Rachid Boudjedra qui use massivement de ce procédé, à travers le fonctionnement des parenthèses qui contiennent certes des notes mais qui ne jouent pas un rôle didactique mais plutôt donnent au texte l'aspect de la mémoire spirale, obsessionnelle et comme tourmentée.

Amrani Mehana, de l'université de Sétif, a soulevé la question d'une réception paradoxale en Algérie qui fonctionne par rapport à certains écrivains dont les oeuvres sont soumises à deux regards diamétralement opposés, celui des siens et celui des autres. A travers le cas révélateur de Mouloud Mammeri, l'orateur a montré que l'écrivain est, parfois, à son corps défendant, obligé de tanguer entre la critique-reproche des siens et la critique-éloge des autres. La critique-reproche, particulièrement en contexte colonial, participe en fait d'une conception militante de la fonction d'écrivain. Celui-ci est sommé, dès lors, de se faire l'avocat d'une cause pour reprendre une expression de Mohamed Dib. C'est pourquoi, dans le cas de Mouloud Mammeri, l'oeuvre n'a été interrogée, dans la sérénité, que vers la fin de la vie de l'écri-

vain, en dehors des étiquettes réductrices de littérature «ethnographique» et «régionaliste».

Samira Chouachi, de l'université de Tunis, a présenté une communication très remarquée parce qu'elle traitait d'un cas pratique des rapports problématiques entre l'écrivain et l'éditeur. Est-ce par dérision que l'universitaire tunisienne a intitulé sa communication «Cristal de Gilbert Nekkache et le problème de la publication d'une oeuvre maghrébine en France»? On peut le penser car, en vérité, il s'agit plutôt de non publication. Les pérégrinations du manuscrit de Gilbert Nekkache (présent, lors du colloque), à travers les maisons d'édition françaises, durant les années 1980 et 1981, ont été, en fin de compte, vaines. Et dans l'affaire, il y a eu paradoxe car tous les motifs de refus ne remettaient nullement en cause la qualité esthétique de l'oeuvre. Les motifs de refus invoqués mentionnaient d'autres arguments comme le manque de logistique, l'inadéquation avec la ligne éditoriale de telle maison d'édition, l'étrangeté de la structure de l'oeuvre par rapport au public français et enfin la contestation du contenu politique du livre. Et devant de telles raisons qui ont motivé le refus de publication, Samira Chouachi s'est posée la question: Est-ce que les maisons d'édition sont soumises à des pressions politiques et économiques qui orientent leur choix de publication? Et pourquoi, sur un autre chapitre, les récits de témoignage sont privilégiés?

L'OEUVRE ET LA RÉALITÉ

Regina Keil, de l'université de Heidelberg (Allemagne), s'est penchée sur le cas de réception d'Assia Djebbar, en pays de langue allemande. La traduction des oeuvres de la romancière algérienne remonte à 1959 avec le roman «Les impatients». Par la suite, le succès va grandissant, passant en 1989 par l'obtention d'un prix à Francfort pour «Ombre Sultane», puis elle s'est vue discerner un doctorat d'honneur en Autriche, en 1995, avant de recevoir, en octobre 2000, le prix de la paix de la Fédération des éditeurs et libraires allemands, la plus grande distinction littéraire dans ce pays. En dépit de cela et, malgré le succès éditorial d'Assia Djebbar, dans le pays de Goethe, Regina Keil a conclu son intervention, en affirmant que, par rapport à l'oeuvre de la romancière algérienne, le débat littéraire n'a pas encore eu lieu en Allemagne. Car la lecture documentaire de l'oeuvre l'emporte et, de loin, sur les préoccupations réellement littéraires.

Clôturent le cycle des communications, Charles Bonn, de l'Université de Lyon, a présenté une réflexion où il s'interrogeait pour savoir si la littérature maghrébine peut être encore perçue comme

«émergente». L'orateur a, d'emblée, noté que cette littérature reste jusqu'à présent une littérature qui répond à un appel. C'est pourquoi, elle s'est souvent constituée comme celle de l'identification et de la revendication. Des deux côtés de la Méditerranée, a expliqué l'orateur, la littérature maghrébine a dû fourvoyer entre la subversion dans l'écriture et l'attente politique. Et cela crée le malentendu.

Charles Bonn donne au mot malentendu un sens positif, car, pour lui, il est nécessaire et fécond puisque seul le malentendu permet la création et l'invention du côté de la création et de la réception. Le malentendu nourrit aussi la diversité avec l'affirmation, ici, de la littérarité moderniste, là, la subversion politique dans le contenu des oeuvres. C'est ainsi, qu'après «Les monstres sacrés des années 70» comme Chraïbi, Khaïreddine, Laâbi, Boudjedra, Ben Jelloun, dont les oeuvres sont axées sur l'écriture moderniste, on assiste dans les années 80 au retour du référent et à la transparence du texte avec des auteurs comme Mimouni. Dans les années 90, c'est une véritable dissémination qui s'opère avec la délocalisation éditoriale alors que la littérature maghrébine était jusque-là prise en charge par seulement trois éditeurs français, la profusion de textes éphémères qui ne laissent nul souvenir, l'émergence des récits interchangeables de témoignages, la multiplication de pseudonymes, l'intrusion à grande échelle du roman à l'eau de rose et enfin l'irruption d'écrivains atypiques comme Nina Bouraoui. Le tout fonctionne largement sur la perte de la dimension collective puisque les textes sont lus pour eux-mêmes.

Le colloque sur la réception du texte maghrébin a été clôturé par une table ronde, à laquelle ont été conviés des écrivains et éditeurs tunisiens.

Cela a donné lieu à un échange très vif entre les uns et les autres sur, notamment, le refus de publication de manuscrits, la qualité littéraire des écrits proposés, les difficultés parfois injustifiées de certains écrivains à se faire éditer. Les questionnements, les passions parfois, les polémiques également ont fusé: L'éditeur est-il un gentleman au service de la littérature ou un censeur déguisé? L'écrivain, surtout débutant, est-il «éconduit», faute de talent ou pour ses idées singulières qui ne cadrent pas avec le point de vue de l'éditeur? Et les éditeurs, comme l'a suggéré ouvertement l'écrivain tunisien, Gilbert Nekkache, ne travaillent-ils pas insidieusement à la normalisation des esprits, en imposant un modèle d'écriture?

Et que dire à cet éditeur tunisien qui a eu du mal, tout le mal, à écouler ses quelques exemplaires des oeuvres des écrivains de son pays, lors de la dernière foire du livre d'Alger, si ce n'est que la littérature maghrébine est mal connue à l'intérieur du Maghreb?